

• *La liberté politique, une conquête* :
« La nation anglaise est la seule de la
terre qui soit parvenue à régler le
pouvoir des rois en leur résistant. »
(*Lettres philosophiques*, VIII)

• *Une morale de l'action* :
« L'homme est né pour l'action,
comme le feu tend en haut et la
pierre en bas. N'être point occupé et
n'exister pas est la même chose pour
l'homme. » (*Lettres philosophiques*,
XXV)

■ Éditions et Études ■

MONTESQUIEU : *Lettres persanes*,
par Jean Starobinski, Folio, 1973.
Considérations..., par Jean Ehrard,
Garnier-Flammarion, 1968.
De l'Esprit des lois, par Victor
Goldschmidt, Garnier-Flamma-
rion, 1979.

VOLTAIRE : *Lettres philosophiques*,
par Frédéric Deloffre, Folio, 1987.

Études

Michel Launay et Georges Mailhos :
*Introduction à la vie littéraire du
XVIII^e siècle*, Bordaś, 1969.
Paul Vernière : *Montesquieu et l'Esprit
des lois*, SEDES, 1977.
René Pomeau : *D'Arouet à Voltaire*,
Touzot, 1985.
Jeanne et Michel Charpentier : *Vol-
taire*, Nathan, 1991.
Christiane Mervaud : *Voltaire*, Bor-
das, 1991.

Le roi Voltaire

CHAPITRE 3



Le roi Voltaire

BIOGRAPHIE

L'élève des jésuites et des libertins

Né en 1694 dans un milieu aisé et janséniste, François-Marie Arouet perd sa mère à l'âge de sept ans. Ses maîtres jésuites du collège Louis-le-Grand encouragent son goût du théâtre, sa vocation poétique et sa prédilection pour l'histoire. Dès 1712, il fréquente la société libertine du Temple et fait sien la philosophie épicurienne de ses protecteurs.

Mésaventures et exils

Ses écrits satiriques sur le régent le font exiler en 1716. Il récidive : on l'enferme pour onze mois à la Bastille. Libéré, il adopte le nom de Voltaire, anagramme d'AROUET LE JEUNE, et connaît le succès avec sa première tragédie, *Œdipe*.

En 1726, bâtonné par les domestiques du chevalier de Rohan, il réclame justice : une lettre de cachet l'envoie à la Bastille ; puis il est exilé en Angleterre où il reste plus de deux ans, et où il découvre avec enthousiasme un régime de liberté.

La consécration de l'écrivain

Après la publication de son épopée, *La Henriade*, et le triomphe de sa tragédie, *Zaïre*, Voltaire apparaît comme le grand poète de son temps. La sortie de ses *Lettres philosophiques* le contraint cependant à se réfugier en Lorraine, à Cirey, dans le château de Mme du Châtelet. Il y rédige les *Éléments de la philosophie de Newton* et les *Discours en vers sur l'homme*.

Le temps des déceptions

De retour à Paris en 1744 et protégé par Mme de Pompadour, Voltaire devient historiographe du roi, académicien et poète officiel. Mais Louis XV n'aime pas Voltaire. Disgracié pour un mot malheureux, l'écrivain transpose dans *Zadig* ses mésaventures de courtisan.

Après la mort de Mme du Châtelet (1749), Voltaire cède aux instances de Frédéric II qui l'invitait depuis longtemps. À Berlin, il croit voir enfin réalisé son rêve d'un despotisme éclairé, achève son *Siècle de Louis XIV* et publie *Micromégas*, où s'exprime son scepticisme croissant. Mais la faveur dont il jouit auprès de Frédéric II ne dure guère : Voltaire quitte précipitamment Berlin en mars 1753.

Les chefs-d'œuvre d'un indésirable

Interdit de séjour à Paris et réfugié en Suisse, Voltaire commence à trouver le monde incohérent et la vie souvent absurde : il le montre dans son *Poème sur le désastre de Lisbonne* et dans l'*Essai sur les mœurs*, véritable sottisier universel. Après le scandale suscité par l'article « Genève » de l'*Encyclopédie*, Voltaire se met définitivement à l'abri à Ferney, sur la frontière franco-suisse. La révocation du privilège de l'*Encyclopédie* en janvier 1759, au moment où il publie *Candide*, lui confirme que les philosophes doivent mener la lutte loin de Paris.



Voltaire dans son cabinet de travail, École française du XVIII^e siècle. Paris, Musée Carnavalet.

Ferney et le combat philosophique

Voltaire passe les dix-huit dernières années de sa vie dans sa propriété de Ferney, recevant fastueusement des visiteurs venus de toute l'Europe, gardant un contact suivi avec des correspondants illustres et prenant position sur tout. Il apparaît comme le champion de la justice pour avoir obtenu la réhabilitation du protestant Calas, accusé sans preuve et exécuté dans une atmosphère de passion fanatique qu'il condamne violemment dans son *Traité sur la tolérance* (1763).

Voltaire se lance dans la bataille philosophique avec des contes (*L'Ingénu*), des pamphlets et un ouvrage de vaste audience, le *Dictionnaire philosophique portatif*, complété par neuf volumes de *Questions sur l'Encyclopédie*.

Son retour à Paris au début du règne de Louis XVI suscite une manifestation d'enthousiasme populaire qui annonce le déclin d'une monarchie incapable d'exercer son autorité. Il meurt le 30 mai 1778.

1694	Naissance de Voltaire à Paris.	1752	<i>Le Siècle de Louis XIV</i> , histoire. <i>Micromégas</i> , conte.
1716	Exil en province.	1756	<i>Poème sur le désastre de Lisbonne</i> . <i>Essai sur les mœurs</i> , histoire.
1718	<i>Œdipe</i> , tragédie.	1757	Article Genève de l' <i>Encyclopédie</i> , inspiré à d'Alembert par Voltaire.
1726•1728	Exil en Angleterre.	1759	<i>Candide</i> .
1728	<i>La Henriade</i> , épopée.	1763	<i>Traité sur la tolérance</i> .
1732	<i>Zaïre</i> , tragédie.	1764	<i>Dictionnaire philosophique portatif</i> .
1734	<i>Lettres philosophiques</i> . Exil à Cirey.	1765	Réhabilitation de Calas.
1737	<i>Éléments de la philosophie de Newton</i> .	1767	<i>L'Ingénu</i> .
1738•1745	<i>Discours en vers sur l'homme</i> , poèmes philosophiques.	1770•1772	<i>Questions sur l'Encyclopédie</i> .
1748	<i>Zadig</i> , conte.	1778	Retour triomphal et mort à Paris de Voltaire.
1750•1753	Séjour à Berlin.		

1. LE POÈTE ÉPICURIEN ET HUMANISTE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 1

Le Mondain (1736)

Badinage provocant, cette satire de 124 vers a été écrite en 1736 dans un moment de vie heureuse pour Voltaire et d'ivresse intellectuelle auprès de Mme du Châtelet. Elle permet à l'écrivain d'extérioriser sans aucune gêne ni arrière-pensée sa joie de bien vivre, d'affirmer la relation entre le bonheur et la civilisation, de ridiculiser le rigorisme ascétique prôné par le *Télémaque* (1699) de Fénelon (voir p. 385) et de railler la prétention des ecclésiastiques qui cherchent à situer géographiquement le Paradis terrestre.

VOLTAIRE
Le Mondain
(1736)

1. Époque mythique où dans les temps les plus lointains de l'humanité les hommes auraient vécu en paix, sans soucis ni efforts sur une terre riche et accueillante.

2. Fille de Jupiter (= Zeus), déesse de la Justice, qui quitte la terre à la fin de l'âge d'or.

3. Saturne, détrôné par son fils Jupiter, vient se réfugier en Italie avec son épouse Rhéa (= Cybèle) et y fait régner une parfaite vertu.

4. Le Paradis.

5. L'élégance.

6. Au triple sens d'homme de culture universelle, d'homme policé sachant bien vivre en société et d'homme honnête refusant l'hypocrisie.

7. Ile de Hollande.

8. En plein essor économique au XVIII^e siècle.

9. Auxquels le Coran interdit le vin.

10. Fénelon.

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or¹ et le règne d'Astrée²,
Et les beaux jours de Saturne³ et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents⁴,
5 Moi, je rends grâce à la Nature sage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos pauvres docteurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
10 Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté⁵, le goût, les ornements :
Tout honnête homme⁶ a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
15 Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
20 Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
Ah ! le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
25 Qui du Texel⁷, de Londres, de Bordeaux⁸,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans⁹,
Nos vins de France enivrent les sultans ?
30 Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'innocence,
Ne connaissant ni le tien ni le mien.
Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien,
Ils étaient nus ; et c'est chose très claire
35 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire [...].
Or, maintenant, Monsieur du *Télémaque*¹⁰,

Portrait de Mme du Châtelet, auprès de qui Voltaire mena une vie heureuse. École française du XVIII^e siècle. Château de Breteuil.



Vantez-nous bien votre petite Ithaque¹¹,
Votre Salente¹² et ces murs malheureux
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abstinence,
40 Manquent de tout pour avoir l'abondance :
J'admire fort votre style flatteur
Et votre prose, encor qu'un peu traînante ;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente
45 Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le Diable et sa pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet¹³, Calmet¹⁴, dans leur savante audace,
50 Du Paradis ont recherché la place :
Le Paradis terrestre est où je suis.

VOLTAIRE, *Le Mondain* (1736)

POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Inspirez-vous, pour la rédaction de ce commentaire composé, du plan sommaire qui suit et des questions qui l'accompagnent.

1. L'affirmation du bonheur.

- Pourquoi Voltaire ouvre-t-il son poème par la critique du mythe de l'âge d'or ?
- Dans quelle mesure l'auteur fait-il de son œuvre un véritable hymne au plaisir ?
- Quels détails montrent le poète comme un véritable privilégié dont tous les penchants paraissent s'accorder avec les tendances d'une époque brillante ?
- À quoi servent les formules provocantes des vers 9, 13 ou 21 ?

2. L'éloge de la civilisation et des progrès.

- Comment la théorie très moderne de la civilisation est-elle développée par Voltaire ?
 - Quel rôle assigne-t-il au commerce ?
 - Comment le lyrisme se prête-t-il à la présentation des thèses de Voltaire ?
 - Comment Voltaire répond-il à l'objection fondée sur le risque de corruption par le luxe ?
- #### 3. Une philosophie antireligieuse.
- Quels sont les termes empruntés à la langue religieuse ? Pourquoi Voltaire les emploie-t-il ?
 - Où réapparaît la condamnation de l'ascétisme janséniste, que Voltaire vient de critiquer dans la vingt-cinquième *Lettre philosophique* ?
 - Comment l'auteur renverse-t-il d'un seul coup la notion de Paradis ?
 - Pourquoi la formule finale a-t-elle fait scandale ?

Poème sur le désastre de Lisbonne (1756)

À la fin de 1755, le tremblement de terre de Lisbonne, avec ses trente mille morts, bouleverse Voltaire. Frappé dans sa sensibilité, l'écrivain conçoit aussitôt son *Poème sur le désastre de Lisbonne* dans lequel il exprime sa révolte contre le scandale du mal et contre toutes les impostures consolantes des philosophes providentialistes. Le poème s'inscrit également dans une polémique engagée à propos de la *Théodicée* (1710) où Leibniz soutenait que tout est au mieux dans notre monde, « le meilleur des mondes possibles », et qu'une « raison suffisante » explique toujours le pourquoi des choses. Ses expériences personnelles douloureuses, les horreurs de la guerre et surtout le désastre de Lisbonne conduisent Voltaire à contester l'optimisme qui inspirait ses *Lettres philosophiques* (voir p. 443) ou *Le Mondain*.

■ « Un jour tout sera bien »... peut-être

VOLTAIRE
*Poème sur le désastre
de Lisbonne*
(1756)

- O malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les mortels assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien » ;
- 5 Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
- 10 Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
- 15 Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix » ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes » ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
- 20 Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
- 25 De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages :
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes, '
- 30 Ma plainte est innocente et mes cris légitimes. [...]
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,

- 35 Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois :
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
- 40 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
- 45 Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter l'espérance.

VOLTAIRE, *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756)



*Tremblement de terre
à Lisbonne*, Peinture
de Glama, 1756. Lisbonne,
Musée d'Art ancien.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

La position de Voltaire

1. Pourquoi la formule « Un jour tout sera bien » débouche-t-elle sur une ambiguïté ?
2. Quels vers rappellent que l'époque du *Mondain* est révolue pour Voltaire ?
3. Expliquez la leçon de morale de la fin du poème.
4. La rédaction originale du dernier vers était la suivante :
« Mais pouvait-il encore ajouter l'espérance ? »
Quelles nuances importantes apporte la correction de Voltaire ?

L'expression du pathétique

1. Quels effets produisent la répétition de l'apostrophe, la répétition des exclamations, puis des interrogations ?
2. Étudiez les champs lexicaux* de la pitié, de la souffrance et de la ruine.
3. Où apparaît une angoisse personnelle de Voltaire, la peur de l'étouffement ?

4. Quels procédés concourent au grossissement épique accentuant tous les aspects de l'horreur ?

La poésie philosophique

1. Pourquoi Voltaire recourt-il à la forme versifiée ?
2. En quoi cette œuvre relève-t-elle de la poésie engagée ?

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Exposé

- Présentez, en insistant sur la finalité de l'œuvre, un livre inspiré par une catastrophe naturelle ou une épidémie. On peut penser à Louis BROMFIELD : *La Mousson*. – Joseph CONRAD : *Typhon*. – Albert CAMUS : *La Peste*...

Débat

- Le contexte de notre époque vous paraît-il de nature à susciter l'optimisme ou le pessimisme ?

2. L'INVENTEUR DU CONTE PHILOSOPHIQUE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 3

Zadig ou la Destinée (1748)

Zadig est le premier conte publié par Voltaire. Au faite de la gloire, l'écrivain voit ses illusions heureuses de Cirey ternies par les attaques incessantes de la maladie, la disgrâce du roi et l'affaiblissement de son amour pour Mme du Châtelet. Pour mettre en scène ses illusions perdues, il fait évoluer son héros dans un monde oriental qui le fascine.

Le héros, Zadig, simple habitant de Babylone, est devenu premier ministre grâce à sa prodigieuse sagacité et à l'amour de la reine Astarté. Chassé par une injuste jalousie et par l'intrigue, il fuit jusqu'en Égypte où il devient esclave. L'Arabie marque le début de sa reconquête : il obtient sa liberté, retrouve Astarté, assure son bonheur après de rudes épreuves, prouve son aptitude à recevoir la révélation de l'ange Jesrad et monte sur le trône de Babylone.

■ Le danger de voir ■

VOLTAIRE
Zadig
(1748)

Au début du conte, Zadig, déçu par la trahison de son épouse Azora, répudie l'infidèle et se retire dans sa maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Il s'y adonne à l'étude des phénomènes de la nature et acquiert une sagacité qui lui découvre « mille différences où les hommes ne voient rien qu'uniforme ».

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. – Vous avez raison, reprit le premier eunuque. – C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig. Elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant et elle a les oreilles très longues. – Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé. – Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. » [...]

« Le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. » Sans l'avoir vu, Zadig le décrit au grand veneur.

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine : ils le firent conduire devant l'assemblée du grand desterham¹, qui le condamna au knout² et à passer le reste de ses jours en Sibérie. À peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces³ d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer

1. Responsable de la police chez les Persans.

2. Instrument de supplice de l'ancienne Russie.

3. L'once, seizième partie de la livre, pèse 30, 59 grammes.

cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand desterham ; il parla en ces termes :

« Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or ! Puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade⁴ que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire. » [...]

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet ; et, quoique plusieurs mages opinassent⁵ qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs, vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'État s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. « Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie ! »

VOLTAIRE, *Zadig*, Chap. III, « Le Chien et le Cheval » (1748)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le fonctionnement de la narration

1. À quelle fin Voltaire utilise-t-il la double narration pour relater l'histoire de Zadig ?
2. Étudiez la méthode de « focalisation zéro* », adoptée par Voltaire : les événements sont présentés sous plusieurs angles par un personnage qui voit tout et qui sait tout.
3. Étudiez la rupture systématique du récit par le discours direct, marquée par des changements de temps et de personnes.

Le style

Analysez le style fleuri de Zadig. Dites en quoi il évoque le merveilleux oriental des *Mille et Une Nuits* (v. p. 418).

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Exposé

- De *Zadig* au roman policier.

Comparez la méthode scientifique d'investigation prêtée à Zadig par Voltaire et les techniques d'enquête illustrées par le Sherlock Holmes de Conan Doyle ou par le commissaire Maigret de Simenon.

Micromégas (1752)

Voltaire écrit *Micromégas* en 1738-1739, aussitôt après la difficile rédaction des *Éléments de la philosophie* de Newton, « comme on se délasse d'un travail sérieux avec les bouffonneries d'Arlequin ». Conservé dans les papiers de l'écrivain, le conte est remanié en 1750 à la cour de Berlin et prend l'aspect d'un divertissement mondain, destiné à distraire Frédéric II.

Micromégas (= « Petit-Grand »), originaire d'une planète gravitant autour de l'étoile Sirius, a été condamné à un bannissement de huit cents ans pour avoir écrit un livre « fort curieux », mais d'une grande audace philosophique. Il connaît à merveille « les lois de la gravitation et toutes les forces attractives et répulsives » et, « tantôt à l'aide d'un rayon de soleil, tantôt par la commodité d'une comète », voyage de globe en globe. En passant par Saturne, il se lie d'amitié avec le secrétaire de l'Académie des sciences, « le nain de Saturne », qui va désormais l'accompagner. Leur dialogue rappelle au lecteur que toutes les certitudes sur lesquelles sont fondées l'existence, l'univers physique, intellectuel ou moral ne sont pas intangibles : d'autres mondes existent et peuvent se révéler infiniment supérieurs au monde connu. Pour que la leçon de relativisme soit complète, Micromégas devait rencontrer les hommes.

■ Micromégas et les hommes ■

VOLTAIRE
Micromégas
(1752)

Arrivés sur la Terre, le Saturnien et Micromégas découvrent sur la Baltique, à l'aide d'un microscope, une baleine – et ils se demandent s'il est possible qu'elle ait une âme –, puis rencontrent une « volée de philosophes », les membres d'une expédition ramenée du cercle polaire par Maupertuis, avec lesquels un énorme cornet acoustique leur permet d'entrer en relation.

Alors Micromégas prononça ces paroles : « Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. Ô Dieu, qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand ; et, s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu. »

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles¹, mais ce que Swammerdam² a découvert, et ce que Réaumur a disséqué³. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi.

« Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe ; car, ayant si peu de matière et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser, c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute. » À ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les

1. Dans les *Géorgiques*, IV.

2. Naturaliste hollandais, auteur d'une *Histoire des Insectes* (1737).

3. Après avoir appliqué le microscope à l'étude des métaux, Réaumur s'est ensuite intéressé aux organismes des plus petits invertébrés.

autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux⁴, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban⁵, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? » Le Sirien frémit et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende⁶ un fétu⁷ sur ces tas de boue⁸. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan* ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*⁹. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit, et presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorgent.

VOLTAIRE, *Micromégas* (1752)



Illustration pour *Micromégas*, de C. Monnet, XVIII^e siècle. Paris, B.N.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Par quels moyens Voltaire met-il en avant l'idée de la relativité universelle ?

Comment le dialogue progresse-t-il dans cette direction ?

2. Classez les divers arguments utilisés pour dénoncer la guerre.

Comment Voltaire – qui croit aux héros et aux grands

hommes – pose-t-il la question des responsabilités réelles ?

De quelle manière la condamnation de la guerre est-elle insérée dans la conversation ?

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Comparaison thématique

• Analysez les thèmes de la science, de la retraite et du monde à travers *Zadig* et *Micromégas*.

LA CONDAMNATION DE LA GUERRE PAR VOLTAIRE

La condamnation de l'horreur

Après avoir démythifié dans *Le Siècle de Louis XIV* la politique guerrière du Roi-Soleil, Voltaire s'écrit en 1756, dans la conclusion de l'Essai sur les mœurs : « Dans quel état florissant serait l'Europe sans les guerres continuelles qui la troublent pour de légers intérêts et souvent pour de petits caprices ! »

En 1757-1758, l'Europe est à feu et à sang. Le héros de *Candide* est recruté de force dans l'armée bulgare et se trouve ainsi mêlé à la bataille contre les Abares (chap. 3) :

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les haut-bois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village arabe que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs, d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

VOLTAIRE, *Candide*... (1759)

Le fond du problème

Rarement l'indignation de Voltaire éclate au jour aussi directement et avec une sincérité passionnée aussi convaincante que dans ce véritable pamphlet : l'article *Guerre* du Dictionnaire philosophique.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant

d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu ; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que, pour comble de grâce, quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue¹, composée dans une langue inconnue² à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres : ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une âme bien née n'en a pas la volonté ; une âme tendre s'en effraye ; elle se représente un Dieu juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée par-dessus leur chemise. Tous parlent longtemps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéranie³.

Le reste de l'année, ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Éternel ; que *Polyeucte* et *Athalie* sont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême fait inmanquablement son salut, et qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous et demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqûres d'épingle, et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

VOLTAIRE, article « Guerre », *Dictionnaire philosophique portatif* (1764)

1. Le *Te Deum* ■ 2. Le latin d'église ■ 3. Rhénanie.

Candide ou l'optimisme (1759)



Homme de Loi dans son étude. Gravure de Scotin, XVIII^e siècle. Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

Ce conte philosophique a été écrit peu après le tremblement de terre de Lisbonne (en 1755) et les horreurs de la guerre de Sept Ans. Des années sombres qui constituent pour Voltaire la meilleure illustration du mal physique et moral. Écœuré devant tant d'atrocités, le philosophe va utiliser les personnages de ses contes pour exprimer son indignation. Dans *Candide*, toutes les plaies de l'humanité sont perçues par la sensibilité du héros qui voit s'accentuer, comme Voltaire, le divorce entre son idéal et son expérience de la vie. Écrit à Lausanne, où Voltaire s'est retiré en 1758, le conte sera achevé avant la fin de l'année et publié en janvier 1759 sans nom d'auteur.

La nature a donné au jeune Candide « les mœurs les plus douces » et « l'esprit le plus simple » ; celui-ci a appris de son précepteur Pangloss que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Son amour pour Mlle Cunégonde le fait chasser de Westphalie par le baron de Thunder-ten-Tronckh, père de la jeune fille. Il est enrôlé de force dans l'armée bulgare et, dans l'espoir de retrouver sa bien-aimée, commence une immense odyssee qui le conduit jusqu'en Amérique du Sud, puis le ramène en Europe et en Turquie où il retrouve Cunégonde et Pangloss.

■ « Mais il faut cultiver notre jardin » ■

VOLTAIRE
Candide
(1759)

Fatigués, aigris ou dégradés au terme de leur tour du monde des misères humaines, les personnages sont réunis à la fin du conte dans l'univers limité d'une petite métairie où l'on s'ennuie, avec pour seule distraction le spectacle du malheur d'autrui. Candide, maintenant que Cunégonde devenue laide ne peut plus donner un sens à sa destinée, est saisi par le doute : il a la conscience diffuse que la réalité diffère du rêve.

Il y avait dans le voisinage un derviche¹ très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie ; ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole² et lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé. – De quoi te mêles-tu ? lui dit le derviche ; est-ce là ton affaire ? – Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. – Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand Sa Hautesse³ envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? – Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. – Te taire, dit le derviche. 10 – Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie. » Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait 15 d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc⁴ et le muphti⁵, et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide, et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss, qui était aussi curieux que 20 raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. « Je n'en sais rien, répondit le bonhomme ; et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires

1. Religieux musulman.
2. Servit de porte-parole.
3. Le grand Sultan de Turquie.
4. Ministres admis au Conseil du grand Sultan.
5. Théoricien du droit canonique musulman.

6. Sorbet turc.

7. Le *cédrat* et le *limon* sont des variétés de citron.

8. Port du Yémen.

9. Aujourd'hui Djakarta dans l'île de Java.

10. Les Antilles.

11. Tous ces exemples viennent de la Bible.

12. Citation de la *Genèse* (11, 15), que Voltaire reprend dans des *Carnets* : « L'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler, dit Job ; donc le travail n'est point un châtement. »

publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. » Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du *kaïmak*⁶ piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons⁷, des ananas, des pistaches, du café de Moka⁸ qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia⁹ et des îles¹⁰. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? – Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin. »

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. – Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes : car enfin Eglon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baasa ; le roi Ela, par Zambri ; Ochosias, par Jéhu¹¹ ; [...] Vous savez... – Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. – Vous avez raison, dit Pangloss ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât¹² : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. – Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendit service ; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. – Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

VOLTAIRE, *Candide* (1759)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Inspirez-vous du plan sommaire proposé et des questions qui l'accompagnent pour rédiger ce commentaire composé.

1. La vanité des recherches métaphysiques.

- Comment Voltaire s'y prend-il pour varier la présentation des réponses successives opposées par le derviche aux questions métaphysiques de Pangloss ?
- Le refus de toute explication ramène les personnages du conte à un pessimisme profond. Pourquoi ?
- Comment Candide se dégage-t-il progressivement de l'emprise de son maître ?

2. Une leçon de sagesse.

- Comment Voltaire fait-il rebondir la signification philosophique de la parabole du paysan turc ?
- La sagesse de ce bon vieillard contredit-elle l'attitude du derviche ?

3. La clôture du roman.

- Pangloss, dans son ultime discours, a conservé son entêtement incorrigible. Pourquoi ?
- Comment la formule finale est-elle d'abord suggérée, puis énoncée et enfin imposée ?
- Le jardin permet à Candide d'achever son apprentissage et d'apparaître dans son être profond.

3. LE POLÉMISTE ET LE PAMPHLÉTAIRE



Jean Calas en prison.
Gravure du XIX^e siècle,
d'après Tony Johannot.

L'ŒUVRE - ÉTUDE 6

Traité sur la Tolérance (1763)

En 1762, un commerçant protestant, Jean Calas, est condamné à mort par le parlement de Toulouse et périt sur la roue : on l'accuse d'avoir tué son fils aîné pour l'empêcher de se convertir au catholicisme. De Ferney, Voltaire croit d'abord à la culpabilité de Calas et l'attribue à un excès du fanatisme huguenot. Mais l'absence de preuves et les contradictions du jugement modifient son opinion. Une minutieuse enquête le convainc de l'innocence du père supplicié. Il organise alors une vigoureuse campagne d'opinion, multiplie les pamphlets et écrit son *Traité de la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas*. L'arrêt du parlement de Toulouse est cassé en 1764, et Jean Calas réhabilité l'année suivante.

Le *Traité* commence par un récit rapide du procès et de la mort de Jean Calas, d'où Voltaire tire une première conclusion en forme d'alternative : ou bien Calas est coupable, et il est criminel par fanatisme ; ou bien il est innocent, et il a été condamné par fanatisme. Dans les deux cas, c'est un réquisitoire contre le fanatisme qu'engage le philosophe. Il plaide ensuite pour les protestants exilés, et termine par un ardent plaidoyer en faveur de la liberté de pensée.

Après avoir pris le ton de l'adjuration oratoire envers les païens et les chrétiens, Voltaire adopte celui de la Prière à Dieu dans sa conclusion de l'ouvrage.

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent *grandeur* et *richesse*, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

VOLTAIRE, *Traité sur la Tolérance*, XXIII (1763)

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Exposé

- Le déisme de Voltaire dans la *Prière à Dieu*.

À partir d'une lecture très attentive du texte, choisissez des exemples précis et organisez-les autour des idées essentielles suivantes :

- la critique des religions établies et des pratiques rituelles ;
- la croyance en un être suprême ;

- le caractère inaccessible de la divinité ;
- la référence à la fraternité, qui exclut toutes les formes de violence ;
- une morale religieuse, familiale et sociale.

■ COMMENTAIRE COMPOSÉ

Expliquez, sous la forme d'un commentaire composé, la *Prière à Dieu*. Vous pourrez, par exemple, faire ressortir en quoi ce texte constitue une prière, en quoi c'est une prière de philosophe, et en quoi il porte la marque de Voltaire.

Une vocation : écraser l'Infâme

« Objet de sa haine, l'*infâme* est de ces réalités émotionnelles qui n'ont pas besoin d'être définies par qui les éprouve. Voltaire répète que l'*infâme* est un « fantôme hideux », un « monstre abominable », « l'hydre abominable qui empeste et qui tue ». Ceux qui ne partagent pas ces fureurs demandent des précisions. Parce que l'attaque voltairienne refuse de franchir certaines limites, on est tenté d'en réduire la portée. L'*infâme*, est-ce le jansénisme ? Voltaire l'a dit, mais dans des circonstances particulières qui ne permettent pas de prendre sa déclaration en un sens restrictif. N'attaque-t-il que la superstition, en respectant le christianisme ? Voltaire l'a prétendu, mais avec un accent d'ironie. En veut-il à l'Église catholique en tant que corps social ? Mais l'*infâme*, c'est aussi « l'âme atroce » de Calvin. C'est tout fanatisme ; et c'est plus encore.

Voltaire attaque la théologie chrétienne. Il a toujours cru que les hommes se sont égorgés pour des opinions : ce sont ces opinions qu'il faut déraciner. L'*infâme* est donc l'intolérance, pratiquée par des Églises organisées, et inspirée par des dogmes chrétiens. En fin de compte, l'*infâme*, c'est le christianisme. Il faut faire à Voltaire la justice de reconnaître son audace, quelque jugement qu'on en porte : il voulait abattre l'imposant édifice, vieux de dix-huit siècles. Voltaire signe *Christmoque* : il ne s'agit pas seulement d'amender ou de réformer le christianisme, il s'agit d'en retrancher tout ce qu'il a de chrétien. L'opération faite, il restera une « religion pure », qui peut s'accommoder encore d'une admiration pour un Christ tout humain, et qui tolère même certaines apparences chrétiennes ; mais la foi chrétienne sera totalement absente de cette religion naturelle. »

René POMEAU, *La Religion de Voltaire*, Vizet, 1974, p. 314

■ L'ŒUVRE - ÉTUDE 7

Dictionnaire philosophique portatif (1764)

Reprochant parfois à l'*Encyclopédie* son excessive prudence, Voltaire souhaite une œuvre de combat, véhémence et militante, plus directement efficace. Il reprend lui-même à partir de 1760 un projet né à Berlin auprès de Frédéric II et dirigé contre la *Bible* et la religion chrétienne : il fait paraître en 1764 son *Dictionnaire philosophique portatif* dont le titre souligne la volonté d'en faire un « livre de poche ». L'ouvrage s'enrichit lors des rééditions successives, de 1765 à 1770.

Le « Portatif », intitulé en 1769 *La Raison par alphabet*, offre une histoire critique de la chrétienté, illustre les atrocités des guerres et des crimes liés à cette histoire, souligne les contradictions entre les dogmes et les Évangiles, insiste sur les ravages de l'intolérance, et montre combien la société dépend de la religion officielle. Combattant simultanément l'athéisme, Voltaire prône la nécessité d'un Dieu rémunérateur et vengeur, et souhaite substituer au christianisme le théisme : une religion fondée sur l'adoration de l'Être suprême et la morale du bien.

■ Torture ■

VOLTAIRE
Dictionnaire philosophique portatif
(1764)

Au fil des articles, Voltaire est amené encore une fois à poser le problème du mal sous ses différents aspects (comme ici la torture), mais l'écrivain renouvelle la satire ; il multiplie les fictions – sous forme de lettres, de dialogues ou de récits – et recourt tantôt à l'ironie, tantôt au tragique ou au pathétique.



Le supplice de Damien. Fac simulé d'une estampe du XVIII^e siècle. Paris, B.N.

1. Chambre criminelle dont les membres sont fournis à « tour » de rôle par la Grand-Chambre et la Chambre des Enquêtes.

2. Propos du juge Dandin dans *Les Plaideurs* de Racine (III, 4).

3. Allusion à la vénalité des charges juridiques.

4. Cédé aux Anglais par le Traité de Paris (1763).

5. Le plus haut grade, dans l'armée de l'Ancien Régime, après celui de maréchal de France.

6. Sous l'Empire romain le Sénat sert de juridiction criminelle quand l'État est en danger.

Les Romains n'infligèrent la torture qu'aux esclaves, mais les esclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus qu'un conseiller de la Tourmel¹ regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue et sale, couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande et à la petite torture, en présence d'un chirurgien qui lui tâte le poulx, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence ; et, comme dit très bien la comédie des *Plaideurs* : « Cela fait toujours passer une heure ou deux². »

10 Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent³ le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame en a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses ; et ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : « Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ? »

15 Les Français, qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais, qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada⁴, aient renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant général⁵ des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrénée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, et même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains⁶, ordonnèrent, non seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, et qu'on brûlât son corps à petit feu ; mais ils l'appliquèrent encore à la torture pour savoir précisément combien de chansons il avait chantées, et combien de processions il avait vu passer, le chapeau sur la tête.

7. Comédienne française (1723-1803) qui, après avoir triomphé dans *Phèdre* à vingt ans, met son talent au service des tragédies de Voltaire.

8. Catherine II.

9. Sages législateurs de la Crète, de Rome et d'Athènes.

Ce n'est pas dans le XIII^e ou dans le XIV^e siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le XVIII^e. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'Opéra, qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'Opéra, qui ont de la grâce, par M^{lle} Clairon⁷, qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que la française.

35 Les Russes passaient pour des barbares en 1700, nous ne sommes qu'en 1769 ; une impératrice⁸ vient de donner à ce vaste État des lois qui auraient fait honneur à Minos⁹, à Numa⁹, et à Solon⁹, s'ils avaient eu assez d'esprit pour les inventer. La plus remarquable est la tolérance universelle, la seconde est l'abolition de la torture. La justice et l'humanité ont conduit sa plume ; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui, étant depuis longtemps civilisée, est encore conduite par d'anciens usages atroces ! « Pourquoi changerions-nous notre jurisprudence ? dit-elle : l'Europe se sert de nos cuisiniers, de nos tailleurs, de nos perruquiers ; donc nos lois sont bonnes. »

VOLTAIRE, article « Torture », *Dictionnaire philosophique portatif* (1764)

■ POUR LE RÉSUMÉ

La structure du texte et ses objectifs

1. Le texte comporte six paragraphes dont le dernier offre une conclusion.

- § 1. Pourquoi Voltaire fait-il référence à l'histoire romaine ? Comment illustre-t-il la métamorphose en animal de l'être humain longtemps emprisonné ? Comment caractérise-t-il le comportement du juge ? Pourquoi dénonce-t-il également le chirurgien ?

- § 2. Dans quelle intention l'écrivain met-il systématiquement en relief le couple argent/torture et le couple tendresse/question ?

- § 3. Étudiez les divers aspects du parallélisme introduit entre la France et l'Angleterre. L'argumentation utilisée pour justifier l'inhumanité des Anglais vous paraît-elle fondée ? Quelles conclusions tirez-vous de ce paragraphe ?

- § 4. En quoi ce paragraphe ressort-il du genre du plaidoyer ?

- § 5. Expliquez la force frappante de la première phrase.

Quelles leçons tire le lecteur de l'opposition entre l'apparence et la réalité des mœurs françaises ?

2. Voltaire aborde le problème de la torture dans cinq contextes différents. Recherchez la progression du plaidoyer contre une pratique aussi abominable.

Entraînement

Résumez le texte en cent vingt mots.

Pour rédiger le résumé, on puisera dans les champs lexicaux* de la torture (question, supplice...), de l'avi-lissement (bassesse, inhumanité...), du plaisir de torturer (passe-temps, sadisme...), de la contagion dans le mal (gangrène...), de la cruauté (barbarie...), de l'horreur (atrocité, monstruosité, abomination...), de l'habitude (usage, pratique, légalité, institution...) de la faute (crime...).

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Débat

- La torture à travers les siècles.

Référez-vous à ces réflexions de René Pomeau (*Politique de Voltaire*, éd. Slatkine)

« Existerait-il un cycle de la torture ? La nôtre, renaissant clandestinement, s'efforce d'extorquer des renseignements politiques ou militaires : pratique opérationnelle, secrètement prescrite ou hypocritement tolérée. Celle du XVIII^e siècle était institutionnelle, officiellement incluse dans les procédures de l'enquête judiciaire, et déjà en voie de disparition : Frédéric II l'avait supprimée en Prusse dès son avènement. [...] Ce qui ne change pas, c'est la révolte de la conscience contre ce viol de la personne humaine, et c'est, en fin de compte, l'inutilité de ces procédés qu'on tente de justifier au nom de l'efficacité. »

Composition française

- Quand dit-on d'une œuvre qu'elle est engagée ?

Vous appuierez votre réflexion sur l'analyse d'exemples précis, sans vous limiter nécessairement à la seule littérature.

De l'horrible danger de la lecture (1765)

Pour défendre la liberté de penser et d'écrire, Voltaire tire parti de l'édit promulgué en Turquie (1757) contre l'imprimerie. C'est l'occasion pour lui de rédiger un pamphlet qui démontre par l'absurde l'utilité de la philosophie – très bien connue de l'ignare despote Jousouf-Chéribi ! – et qui résume avec une ironie tonique les idées de Voltaire sur la culture, l'industrie, l'hygiène, l'histoire, le progrès, la politique et la religion.

Ce pamphlet, parodiant à la fois un mandement royal (instructions adressées aux autorités locales) et un mandement épiscopal (énumération des « causes » d'une censure), sert de réplique à la condamnation faite par le clergé de l'*Essai sur les mœurs* (1756) et du *Dictionnaire philosophique portatif* (1764).

■ Au palais de la stupidité ■

VOLTAIRE
De l'horrible danger
de la lecture
■ (1765)

Nous Jousouf-Chéribi, par la grâce de Dieu mouphti¹ du Saint-Empire ottoman², lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction.

Comme ainsi soit que Saïd Effendi, ci-devant ambassadeur de la Sublime-Porte³ vers un petit État nommé Frankrom⁴, situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie, ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis⁵ et imans⁶ de la ville impériale de Stamboul, et surtout les fakirs⁷ connus par leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à Mahomet et à nous de condamner, proscrire, anathématiser⁸ ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les causes ci-dessous énoncées.

1. Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des États bien policés.

2. Il est à craindre que, parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns sur l'agriculture et sur les moyens de perfectionner les arts mécaniques⁹ lesquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à Dieu ne plaise, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur industrie⁹, augmenter leurs richesses, et leur inspirer un jour quelque élévation d'âme, quelque amour du bien public, sentiments absolument opposés à la sainte doctrine.

3. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire¹⁰ dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuse stupidité. On aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes et aux mauvaises actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4. Il se pourrait, dans la suite des temps, que de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux, mais punissable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enseigner des vertus dangereuses dont le peuple ne doit jamais avoir de connaissance.

5. Ils pourraient, en augmentant le respect qu'ils ont pour Dieu, et en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa présence, diminuer le nombre des pèlerins de la Mecque, au grand détriment du salut des âmes.

6. Il arriverait sans doute qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuses, et de la manière de les prévenir, nous serions assez malheureux pour nous garantir de la peste, ce qui serait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

1. Chef suprême de la religion musulmane.

2. L'empire turc, dont le gouvernement est appelé la Sublime Porte.

3. France.

4. Juges.

5. Chefs religieux.

6. Prêtres.

7. Frapper d'anathème, c'est-à-dire maudire.

8. Allusion à l'*Encyclopédie* et à ses volumes de Planches.

9. Habileté, ingéniosité.

10. Allusion au *Siècle de Louis XIV*, à l'*Essai sur les mœurs* et aussi aux *Considérations* et à l'*Esprit des lois*.

Léonard DeFrance (1735-1805), *A l'égide de Minerve*, une librairie des Pays-Bas autrichiens qui affiche des œuvres de Voltaire, Montesquieu, Rousseau. Dijon, Musée des Beaux-Arts.



À ces causes et autres, pour l'édification des fidèles et pour le bien de leurs âmes, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, sous peine de damnation éternelle. Et, de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire, nous défendons aux pères et aux mères d'enseigner à lire à leurs enfants. Et, pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines ; enjoignons à tous les vrais croyants de dénoncer à notre officialité¹¹ quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la Sublime-Porte. [...]

Donné dans notre palais de la stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire¹².

VOLTAIRE, *De l'horrible danger de la lecture* (1765)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

L'argumentation

1. L'édit comporte une entrée en matière escortant la décision. Comment est-elle construite ?
2. Quelles sont les six causes d'interdiction énumérées par Jousouf-Chéribi ? Certaines sont à l'indicatif, d'autres au conditionnel. Pourquoi ?
3. En quoi le dernier paragraphe prolonge-t-il l'édit ?

L'art de la dérision

1. Où apparaît le décalage entre la solennité satisfaite du ton et l'inadéquation de certains termes dépréciatifs ?

2. Relevez les rapprochements inattendus multipliés par Voltaire.

3. La fiction orientale favorise la fantaisie et l'ironie. Montrez-le à l'aide d'exemples précis.

4. Relevez des termes dont la violence contribue au grossissement critique.

5. En quoi l'édit apparaît-il comme la parodie burlesque d'un mandement ecclésiastique ?

6. Où apparaît la recherche constante d'une connivence avec le lecteur ?

7. Pourquoi Voltaire raille-t-il plus qu'il ne rit ?

4. L'ÉPISTOLIER

L'ŒUVRE - ÉTUDE 9

Correspondance (1711-1778)

Voltaire a adressé plus de vingt mille lettres à quelque sept cents destinataires, en tête desquels viennent ses amis d'Argental, Damilaville, Thiriot, d'Alembert et Frédéric II. Sa correspondance avec le roi de Prusse représente un des « monuments du siècle » : près de neuf cent lettres. Il échange aussi une correspondance suivie avec de grands personnages comme Catherine II, d'Argenson et Turgot, discute avec Vauvenargues, Saint-Lambert, Helvétius, et Condorcet, se confie à des intimes comme Cideville, le Maréchal de Richelieu, son médecin Tronchin, sa nièce Madame Denis, échange des propos mélancoliques avec Madame du Deffand ou Madame d'Epinay.

Ses lettres nous font entrer, sur une période de soixante ans, dans la vie du XVIII^e siècle, perçue par une intelligence sensible, alerte et lumineuse. Homme universel, au tempérament passionné, Voltaire s'intéresse à tout et prend parti sur tout. Ses réactions idéologiques ou personnelles s'expriment dans sa correspondance avec une spontanéité qui touche ses destinataires, mais n'exclut pas la prudence. Le combat philosophique requiert parfois une écriture masquée et un clin d'œil.



A. von Menzel, *Frédéric II reçoit des hommes de lettres au château de Sans-Souci, 1850*. Parmi eux, on reconnaît Voltaire. Berlin, Musée national.

■ « Un petit dictionnaire à l'usage des rois » ■

VOLTAIRE
Correspondance
(1711-1778)

L'écrivain a accepté, en 1750, l'invitation du roi de Prusse, et dès son arrivée à Berlin, il règne par l'éclat de son esprit sur les conversations du Palais de Sans-Souci. Mais la vie commune s'avère difficile : le philosophe et le roi font assaut de pamphlets et de taquineries perfides...

Une lettre adressée à Mme Denis, sa nièce, illustre la désillusion de Voltaire et la dégradation des relations entre le philosophe et son hôte.

À Berlin, le 18 décembre 1752

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserrer honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

5 Je vois bien qu'on a pressé l'orange ; il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois. Mon ami signifie mon esclave.

Mon cher ami veut dire vous m'êtes plus qu'indifférent.

10 Entendez par : je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.

Soupez avec moi ce soir signifie je me moquerai de vous ce soir.

Le dictionnaire peut être long ; c'est un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible ? Se 15 plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui ! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures et quelles brochures !

Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contrastes ! Et c'est là l'homme 20 qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe ! et je l'ai appelé le Salomon du Nord !

Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. Vous êtes philosophe, disait-il : je le suis de même. Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

25 Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. [...]

VOLTAIRE, *Correspondance*, 18 décembre 1752

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Que cache la plaisante désinvolture de Voltaire et la métaphore militaire filée* de façon un peu précieuse ?
2. L'image de l'orange et de l'écorce conduit Voltaire à une étude bouffonne et amère du langage des rois. À qui est destinée cette étude ?
3. Quels défauts de Frédéric II fait ressortir le procédé du miroir déformant ?
4. Que Voltaire reproche-t-il à Frédéric II ?

Les effets de style

1. Voltaire multiplie les interrogations, les exclamations scandalisées, les exagérations. À quel genre littéraire appartiennent ces procédés ? Pourquoi l'écrivain y recourt-il ?
2. En quoi la boutade des lignes 22-24 marque-t-elle la prise de conscience que le prince et le philosophe se valent ?
3. Que traduit l'outrance des traductions proposées par Voltaire ?

Damilaville (1723-1768) met au service des philosophes les possibilités que lui offre sa charge de premier commis au bureau du vingtième (impôt d'un vingtième sur le revenu). Il expédie son courrier et celui de ses amis sous le sceau du contrôle des finances. C'est par lui que, déjouant la censure, passent bien des lettres de Diderot, des Encyclopédistes et de Voltaire.

Voltaire termine une de ses lettres à Damilaville par un autoportrait du philosophe qui souligne, en même temps que l'esprit social du siècle, son sens de l'action et la sincérité de sa pitié pour les malheureux.

Au château de Ferney, 1^{er} mars 1765

Je n'ai [...] fait, dans les horribles désastres des Calas et des Sirven, que ce que font tous les hommes ; j'ai suivi mon penchant. Celui d'un philosophe n'est pas de plaindre les malheureux, c'est de les servir.

Je sais avec quelle fureur le fanatisme s'élève contre la philosophie. Elle a deux filles qu'il voudrait faire périr comme Calas, ce sont la Vérité et la Tolérance : tandis que la philosophie ne veut que désarmer les enfants du fanatisme, le Mensonge et la Persécution.

Des gens qui ne raisonnent pas ont voulu décréditer ceux qui raisonnent : ils ont confondu le philosophe avec le sophiste ; ils se sont bien trompés. Le vrai philosophe peut quelquefois s'irriter contre la calomnie qui le poursuit lui-même. Il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire¹ qui le outrage deux fois par mois la raison, le bon goût et la vertu. Il peut même livrer, en passant, au ridicule ceux qui insultent à la littérature dans le sanctuaire où ils auraient dû l'honorer² ; mais il ne connaît ni les cabales ni les sourdes pratiques, ni la vengeance. Il sait comme le sage de Montbard³, comme celui de Voré⁴, rendre la terre plus fertile, et ses habitants plus heureux. Le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charues, et par conséquent des habitants ; occupe le pauvre et l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des impôts nécessaires, et met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux ; enfin il sait être ami.

VOLTAIRE, Correspondance, 1^{er} mars 1765

1. Fréron, ennemi des philosophes, dans sa publication bi-mensuelle, *L'Année littéraire*. Voltaire le poursuivait d'épigrammes qui donnent une idée de sa verve satirique : « L'autre jour, au fond d'un vallon, Un serpent piqua Jean Fréron. Que pensez-vous qu'il arriva ? Ce fut le serpent qui creva. »
2. L'Académie française, où venait d'être élu Lefranc de Pompignan, auteur d'une adaptation poétique des *Psaumes* de David, une autre cible favorite de Voltaire : « Savez-vous pourquoi Jérémie A tant pleuré pendant sa vie ? C'est qu'en prophète il prévoyait Qu'un jour Le Franc le traduirait. »
3. Buffon.
4. Helvétius.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. En quoi cette lettre constitue-t-elle un autoportrait ?
2. Quels éléments souligne l'actualité du texte ?
3. Pourquoi Voltaire personnifie-t-il les forces opposées, la philosophie et le fanatisme ?
4. Expliquez la distinction entre le philosophe et le sophiste.
5. Quelles règles de morale doit respecter le combat philosophique ?
6. Analysez la définition du « vrai philosophe » proposée dans la lettre.



La religion de Voltaire

Le refus de la métaphysique

Toute sa vie, Voltaire a combattu les métaphysiciens. Il leur reproche de résoudre péremptoirement des problèmes (nature de Dieu, origine du monde, existence de l'âme, origine du mal, destinée humaine...) sur lesquels ils sont en perpétuel désaccord. Mieux vaut donc s'en tenir au **doute**. L'homme, évitant ainsi les excès du fanatisme et les affres de l'angoisse devant des problèmes insolubles, peut rechercher le bonheur terrestre, « autant que la nature humaine le comporte ».

Le combat contre le fanatisme

Voltaire mène l'attaque contre toutes les formes du fanatisme, disputes théologiques, guerres de religion, persécutions religieuses. Toutes ses œuvres à partir de 1759 convergent vers un but, **écraser l'Infâme**. Sous ce terme il range la superstition, l'intolérance et, en fin de compte, le christianisme. L'ici-bas remplaçant l'au-delà, la mission du philosophe est de **favoriser la tolérance** et par là même d'offrir aux hommes l'épanouissement dans la paix et la liberté.

L'existence de Dieu

S'opposant au matérialisme de Diderot et à l'athéisme de d'Holbach, Voltaire défend avec chaleur l'existence de Dieu : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » La croyance en un Dieu « **récompensateur et vengeur** » lui paraît indispensable à la vie en société : en ôtant le frein qui retient leurs instincts, on risquerait de ruiner la moralité des âmes simples.

Le théisme

Voltaire ressent la nécessité d'organiser la pratique religieuse dans la société en substituant au christianisme le **théisme**, c'est-à-dire une religion naturelle fondée sur l'**adoration de l'Être suprême** et sur une morale du bien réunissant les hommes. Cet apostolat n'exclut ni l'approfondissement des thèmes philosophiques qui intéressent depuis longtemps Voltaire (et avant tout le problème du mal), ni un mysticisme des Lumières, c'est-à-dire **une mystique de la raison** non dépourvue de sens du divin.

Le conte philosophique

Des personnages porte-parole

Les personnages des *Contes* sont des projections de la personnalité et des réactions de Voltaire. Micromégas traduit sa passion des sciences, Zadig sa sagesse et ses espérances, Pangloss son obstination, Candide sa générosité. Expression de l'existence telle qu'il la ressent, la fiction du roman constitue la réponse d'un homme pour qui **la philosophie a toujours été indissociable de l'imagination et du rire**.

La mascarade des destinées

L'écrivain sait aussi prendre du recul par rapport à ses personnages. Il les conduit d'aventure en aventure sans qu'ils puissent comprendre le sens de leur trajectoire. **Jouets de leur metteur en scène**, ces personnages ne sont qu'un moyen privilégié d'inciter les hommes à l'action, de les préserver de la métaphysique ou des angoisses, de les mettre en garde contre la guerre ou le fanatisme.

Dégradation du romanesque et subversion

Si la fiction des contes se nourrit d'éléments picaresques ou burlesques, c'est pour mieux **anéantir les mythes du roman sentimental** et noble. Quand la belle Cunégonde tombe d'une aventure avilissante à l'autre, c'est le moyen pour Voltaire de renverser toutes les idées reçues en matière de sentiment, et d'augmenter l'impact subversif de son œuvre.

■ Mots-clés ■

Bonheur. Aux secours de la Grâce chrétienne, Voltaire substitue la voix de la nature et rend légitime la recherche du bonheur individuel sur la Terre. Cette quête passe par la réhabilitation du plaisir, mais doit s'intégrer à la quête du bonheur collectif.

Despotisme éclairé. Cette philosophie de l'histoire se fonde sur l'idée que l'action éclatante des grands chefs d'État refoule la barbarie. Reposant sur une idée simple – il est plus facile de convertir à la raison un seul homme que tout un peuple –, le despotisme éclairé concilie l'absolutisme avec l'application des idées philosophiques (abaissement de la noblesse et du clergé, prospérité économique, sociale et culturelle). Voltaire n'aspire pas à une révolution, mais veut hâter les évolutions.

Dieu. Voltaire considère l'existence d'un Dieu géomètre, le Dieu de Newton, comme prouvée par le fonctionnement harmonieux de l'univers, démontrée par la raison et rendue évidente par la comparaison du monde avec une horloge qui suppose un horloger. Ce Dieu est rémunérateur et vengeur, ce qui justifie son existence au nom de l'utilité sociale.

Fanatisme. Voir Infâme.

Infâme. Ce terme employé pour la première fois par Frédéric II entre à partir de 1762 dans un slogan célèbre de Voltaire : « Écrasons l'Infâme. » Il représente tout ce qui s'oppose à la liberté de la pensée – la superstition, l'intolérance, le fanatisme... –, prenant une coloration antireligieuse (puisque l'Église fait obstacle à la diffusion des Lumières) et antichrétienne (puisque Voltaire veut remplacer le christianisme par le théisme).

Luxe. Voltaire associe le bonheur au progrès matériel, à la prospérité économique et aux raffinements de la société urbaine. Il condamne l'hypocrisie duplicité de ceux qui refusent le luxe par fanatisme ou par superstition.

Lumières. Le passage du singulier (lumière divine) au pluriel (lumières humaines) souligne l'émancipa-

tion des esprits impliquée par ce terme. La philosophie des Lumières repose sur la raison, l'expérience, le libre examen et la connaissance scientifique.

Paix. Pour Voltaire, la guerre, qualifiée de « boucherie héroïque », est le plus grand ennemi de la civilisation. Aux « héros saccageurs de provinces » le philosophe oppose les grands hommes savants, ingénieurs, artistes. Cosmopolite, il condamne toutes les formes du nationalisme, susceptible de remettre en cause la paix.

Théisme. Voltaire substitua le théisme au déisme à partir de 1751. Ce mot plus neuf et plus noble implique l'acceptation d'un culte rendu à la divinité. Il représente une religion primitive, naturelle, rationnelle, simple et universelle fondée sur l'adoration de l'Être suprême, la morale du bien et la tolérance.

Tolérance. Apôtre de la tolérance durant toute son existence, Voltaire réclame à ce titre le respect des croyances et même des superstitions du voisin, sous l'arbitrage d'un État fort et éclairé qui favorise le commerce des idées.

■ Citations ■

• *Vanité de la métaphysique* : « J'ai interrogé ma raison ; je lui ai demandé ce qu'elle est : cette question l'a toujours confondue. » (*Le Philosophe ignorant*)

• *L'existence de Dieu* : « Le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. » (*Lettre à Frédéric II du 26 août 1736*) « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » (*Épître à l'auteur du Livre des trois imposteurs*) « Il est nécessaire... que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur soit profondément gravée dans les esprits. » (« Athée », *Dictionnaire philosophique*)

• *Le fanatisme* : « Que répondre à un homme qui vous

dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant. » (« Fanatisme », *Dictionnaire philosophique*)

• *La tolérance* : « Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature. » (« Tolérance », *Dictionnaire philosophique*)

• *Le théisme* : « Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite. » (« Catéchisme chinois », *Dictionnaire philosophique*) « Adore et sois juste. » (*Profession de foi des théistes*)

• *Une morale de l'action* : « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. » « Travaillons sans raisonner. » « Il faut cultiver notre jardin. » (*Candide*, XXX)

■ Éditions et Études ■

VOLTAIRE : *Lettres philosophiques*, par Frédéric Deloffre, Folio, 1985. *Essai sur les Mœurs*, par René Pomeau, Garnier, 1963.

Romans et contes, par René Pomeau, Garnier-Flammarion, 1975.

Traité sur la tolérance, par René Pomeau, Garnier-Flammarion, 1989.

Dictionnaire philosophique portatif, par René Pomeau, Garnier-Flammarion, 1964.

Correspondance choisie, par Jacqueline Hellegouarc'h, Livre de poche, 1990.

Études

Jean Goldzink : *Voltaire*, Gallimard, 1989.

Christiane Mervaud : *Voltaire*, Bordas, 1991.

Jeanne et Michel Charpentier : *Voltaire*, Nathan, 1991.